



MAURICE LEBLANC

VOICI DES AILES

roman

Préface par
ANTOINE DE CAUNES

 LIBRETTO

© Éditions Phébus, Paris, 1999.

ISBN: 978-2-36914-612-4

Maurice Leblanc est né en 1864 à Rouen. Promis à une carrière dans l'industrie du textile, il quitte sa famille pour aller tenter sa chance à Paris dans le monde des lettres. D'abord journaliste, il se met rapidement à la fiction et attire l'attention de grands auteurs du moment, mais sans réussir à percer. Finalement, en 1905, Pierre Lafitte, directeur du mensuel *Je sais tout*, lui commande une nouvelle qui s'intitulera *L'Arrestation d'Arsène Lupin*. Deux ans plus tard, Arsène Lupin est publié en livre. En 1912, Maurice Leblanc est reconnu par ses pairs et décoré de la Légion d'honneur. Puis, la guerre éclate en 1914 et tous les écrivains voient leurs publications se réduire. Durant cette période de troubles, Marcel Leblanc écrit des chefs-d'œuvre comme *L'Île aux trente cercueils* ou encore *Le Triangle d'or*. Dès 1919, les studios de Hollywood achètent les droits pour porter à l'écran les aventures d'Arsène Lupin. Maurice Leblanc s'éteint en 1941 à l'âge de soixante-dix-sept ans.

NOS PETITES REINES

Voici un petit livre charmant ! Charmant, comme on pourrait dire de ces bronzes Art nouveau qu'on démoulait à la chaîne au début du siècle, et qui représentaient de jeunes grâces figées dans des postures aussi improbables qu'allégoriques. D'autant plus charmant, aurai-je la franchise d'ajouter, quand on connaît l'identité de son auteur qui, à l'époque, ignore encore qu'une dizaine d'années plus tard il croisera la route d'Arsène Lupin, et que celui-ci lui accordera l'insestimable privilège d'en faire son biographe attitré.

Pour l'heure, nous sommes en 1898, et le jeune Maurice essaie désespérément de se faire un nom grâce à son seul mérite. Normand jusqu'au bout des moustaches, il a pour ambition de devenir l'égal de ses maîtres, Flaubert et Maupassant, dont à défaut de la gloire il partage un jour le compartiment dans le train Rouen-Paris sans oser leur avouer son admiration. Il ne fut ni l'un ni l'autre, comme chacun sait, même s'il réussit le tour de force d'enfanter un de ces archétypes français, l'égal des d'Artagnan, Jean Valjean ou autre Cyrano, dont le nom seul évoque un monde, y compris pour ceux qui n'ont jamais ouvert d'autres livres de leur vie que le bottin téléphonique. Avant l'entrée en scène du valeureux Arsène, quelques tours de chauffe, donc, dans la veine naturaliste et psychologisante de l'époque. Quelques

tours de piste, en l'occurrence, puisqu'il est question, dans celui qui nous intéresse ici, de s'échauffer autant les mollets que la libido.

Quel magnifique projet que celui de *Voici des ailes*, qui se propose de vanter les mérites conjoints et respectifs de la femme et de la bicyclette, et de ceux, gentlemen pas encore cambrioleurs, qui les montent. Et puisque aussi bien nous voici en présence du premier roman répertorié de la littérature cyclopédique – en avance de deux ans (comme Arsène le sera toujours vis-à-vis du vieux Sherlock) sur le très britannique *Trois hommes et un vélo* de Jerome K. Jerome qui lui, confortant les préjugés futurs d'une Edith Cresson, préfère laisser ses gentlemen entre eux sur leurs petites reines –, saluons le courageux livre de notre Leblanc national comme la pierre fondatrice d'un genre où s'illustreront plus tard, bien que sur un ton plus gouailleur, les Blondin et autres Audiard. Car ici l'amour de la bicyclette et l'amour tout court sont destinés à faire bon ménage. Ou plutôt c'est la bicyclette, celle qui donne des ailes aux jambes, et aux sentiments, qui va se charger de remettre un peu d'ordre dans des ménages mal assortis.

De cet aimable marivaudage à pédales, on appréciera à sa juste valeur, en un temps où bien des choses ont tendance à se confondre dans une douce anarchie, l'idée selon laquelle la rédemption amoureuse aussi bien que sportive ne surgit qu'au terme d'une série d'efforts consentis. Rien ne s'obtient sans conquête, ou plutôt, comme on dit alors, sans un combat qui ne saurait être que « suprême ».

De même, on n'est pas un sportif du dimanche, mais un « sportsman ». On ne pédale pas dans des tenues fluos vantant les mérites de la quincaillerie Lambert, à Cricquebœuf, mais dans de magnifiques ensembles de tweed, chemisiers corsetés pour ces dames. L'on s'extasie encore sur

des roulements à billes « admirables » et l'on justifie avec conviction les avantages du frein, juste après avoir découvert la position dite « rationnelle », une fois en selle, autrement dit la « position courbée », ce qui devrait inciter bon nombre de nos contemporains à s'initier à la pratique cycliste. Quant aux métaphores – « les jambes ployaient comme des bras agiles », ou encore « le pied... appelé à devenir une autre sorte de main » –, pour hardies qu'elles soient, on goûtera comme elle le mérite leur puissance évocatrice. Enfin, on relèvera que cette chevauchée d'abord sportive, amoureuse ensuite, prend son essor en plein pays de Caux, de Jumièges à Varengeville, en passant par Saint-Valery-en-Caux, là-même où Lupin établira son légendaire Triangle d'Or.

Au fait, prenez le temps de savourer cette sensuelle et désuète randonnée, et observez d'un peu plus près le Pascal Fauvières qui va faire battre si fort le cœur de la jolie Madeleine, et demandez-vous s'il ne vous évoque pas, en germe, ce grand absent dont chaque entreligne exhale inconsciemment le parfum... Mais oui, bien sûr...

ANTOINE DE CAUNES

LA RELIGION NOUVELLE

Ils firent tous quatre, les uns derrière les autres, un large et prudent virage, ralentirent sur le gravier du jardin et, tendant la jambe, se laissèrent tomber de côté. Accourus en hâte, des grooms et des valets de pied, couleur mastic, saisirent les machines.

– Ne perdons pas de temps ! s'écria Guillaume d'Arjols, je meurs de faim.

Les deux dames gagnèrent le pavillon réservé aux membres féminins du cercle. Guillaume, après avoir commandé le déjeuner, emmena Pascal Fauvières jusqu'au garage où l'on remisait les bicyclettes.

Il y avait là, rangées symétriquement comme des chevaux à l'écurie, une trentaine de ces petites bêtes nerveuses, toutes semblables en apparence, et toutes cependant si différentes les unes des autres, chacune ayant sa vie propre, sa personnalité, sa vertu invisible et son invisible tare. Campés devant elles, ils les examinaient aussi avec les regards et les gestes d'amateurs qui, en arrêt devant un cheval, l'étudient solennellement, dessinent dans l'air, avec le doigt, l'élégante croupe et palpent le boulet comme s'ils lui tâtaient le poulx. Eux, ils exaltaient l'étroitesse des pédaaliers, la rigidité des cadres, l'aspect à la fois lourd et léger des gros tubes. Les mots techniques abondaient.

Ils arrivèrent à leurs machines. Guillaume souleva la sienne comme on soulève un petit paquet de plumes.

– Combien pèse-t-elle? s’enquit Pascal.

– Neuf trois cents, répondit orgueilleusement Guillaume.

Reposant à terre la roue directrice et se tenant sur une jambe, il actionna la pédale. Après un mouvement de rotation précipité, la vitesse s’atténua peu à peu, les mailles de la chaîne se distinguèrent; l’élan s’en allait en mourant, agonisait, expira; soudain la roue revint sur elle-même, fit quelques tours, s’arrêta de nouveau, et cela se reproduisit, en décroissant, une troisième et une quatrième fois. Alors Guillaume assiégea Pascal d’un regard si interrogateur que l’autre dut s’exécuter.

– C’est admirable comme roulement!

– Merveilleux! renchérit Guillaume.

Fauvières éprouva sur-le-champ le besoin de formuler une critique:

– Vous savez, ça n’est pas séduisant votre nouvelle position: l’année dernière vous étiez plié en deux, la tête entre les genoux, comme l’homme-caoutchouc; maintenant vous marchez avec un guidon à l’américaine, le buste tout droit, en arrière même, les mains à hauteur des yeux. On a l’air de conduire un trotteur, ou bien de se tenir gravement aux cornes d’une vache.

– Mon cher, s’expliqua d’Arjols, j’ai reconnu cette vérité: il faut avoir la position rationnelle. Or, sur la grand-route, en excursion, la position rationnelle c’est d’être courbé: ici, au Bois, c’est d’être assis confortablement. Et puis, il faut réagir contre les *scorchers*¹.

Par protestation aussi contre les tenues lâchées, il portait un pantalon simplement relevé sur les bottines, une chemise

1. Les fous de la pédale, comme on dirait les fous du volant (*N.d.É.*).

de toile blanche et un col impitoyable. Cette correction lui permettait en outre de masquer des mollets trop grêles et une poitrine un peu exigüe, défauts qui le navraient dans son amour-propre de sportsman bien entraîné. La culotte au contraire, les bas de laine, l'absence de gilet et la chemise de batiste qui se colle au torse accusaient davantage la musculature puissante de Pascal.

Ils continuèrent leur inspection.

– Comme c'est joli, tout de même, cet instrument ! s'exclama Pascal.

– Tiens, tiens, fit Guillaume, vous qui trouviez cela si laid il y a quelques années.

– Oui, je trouvais cela très laid et je crois que j'avais raison à cette époque-là. Les proportions manquaient de justesse sans doute. L'instrument n'était pas strictement conforme à son usage, il obligeait à une position vilaine, le guidon était immense, la tige de selle démesurée ; on sentait l'hésitation, l'ébauche, le monstre. Tout cela s'est amélioré : la place des pédales indique l'effort vertical des jambes, les proportions sont exactes, et vraiment il y a de la beauté dans ces lignes droites, une beauté simple, sobre, précise.

– De la beauté ? objecta Guillaume, un peu sceptique.

– Pourquoi pas ? La beauté d'une chose ne s'établit pas immédiatement. Elle naît d'abord de l'idée que cette chose s'adapte aussi parfaitement que possible à son but, puis de comparaisons, de souvenirs, jusqu'au jour où il apparaît une sorte de type idéal qui réunit toutes les conditions reconnues indispensables. Je crois qu'ici ce jour approche. Une esthétique commence à se dégager. C'est un plaisir d'art réel, une émotion neuve que de contempler ces jolies bêtes de course dont tous les détails indiquent la double destinée. Y a-t-il rien qui évoque plus l'idée de vitesse que ces deux roues égales, aux rayons ténus et vibrants comme des nerfs,